

28 juillet 2011

de l'utopie à Utoeya... de l'erreur à l'horreur

Tolérance sans limite ou pureté culturelle absolue : deux erreurs qui se soutiennent et peuvent éternellement se nourrir l'une de l'autre...

Le multiculturalisme est un modèle de ville portuaire commerçante : les rivalités se jouent sur le plan de la concurrence économique, et tant que tous gagnent à ces échanges, les différences sont supportées. Pas étonnant que ce soit les pays anglo-saxons, où le libre échange est né, qui défendent ce modèle.

Deux vertus sont prônées pour lutter contre le racisme et la xénophobie : la tolérance et l'hospitalité. C'est oublier que la tolérance n'est jamais qu'une vertu de dominant – verrait-on un Rom, en France, dire qu'il tolère les français et leur drôle de culture ? – et que l'hospitalité ne peut s'exercer dans toute sa générosité apparente et tranquille que si la culture de celui qui accueille ne se sent pas menacée par celle de l'accueilli. La différence alors peut être regardée avec curiosité, bienveillance, intérêt. Que l'accueilli ne soit plus un voyageur égaré ou curieux, mais qu'il se multiplie avec la possibilité de ne pas être de passage, et il devient inquiétant, perçu comme menace.

Pas étonnant que le tueur Norvégien s'en soit pris à son premier ministre et à ses jeunes travaillistes : plutôt punir ceux qui, de son point de vue, trahissent sa culture, que de s'attaquer à ceux qui, légitimement réfugiés, profitent de ce qui devait apparaître à ses yeux comme une destruction de son monde.

Les règles de l'hospitalité supposent l'acceptation réciproque des différences culturelles par les deux parties, avec suspension (provisoire ?) d'une hiérarchisation en termes de valeur. Mais c'est un moment d'exception, la marque de la reconnaissance de l'humanité de l'étranger, et cela n'est ni un projet d'installation, ni une promesse de conversion.

Tant que la France attirait par son rayonnement culturel, le problème ne se posait pas. Tout étranger ne pouvait qu'avoir le désir de devenir « français » selon ce modèle : parler cette langue magnifique, partager les valeurs universelles qu'elle avait promues, adhérer aux images d'Epinal républicaines qu'elle entretient. Les droits de l'homme, ils étaient faits pour l'exportation, ou pour les natifs entre eux ! Mais nous ne sommes plus depuis longtemps face à cette immigration éblouie, à des papillons attirés par le reflet des lumières du XVIIIème siècle. Nous sommes passés à un modèle de circulation de populations qui fuient la misère politique ou/et économique. Elles viennent à reculons, avec la nostalgie du pays quitté, par obligation, faute de mieux. Il ne s'agit plus d'hospitalité ou d'intégration. Il s'agit d'accueillir non pas seulement la misère du monde, mais la colère du monde. Dont on connaît la force de contamination.

C'est sans doute à partir de ces quelques données qu'il faudrait oser repenser complètement les différences, leurs inévitables incompréhensions et affrontements. Il ne suffira pas de dire que ce n'est pas bien d'avoir peur de l'étranger ou de prétendre défendre le droit à la culture des populations accueillies sans tenir compte de ce même droit pour ceux qui reçoivent. Notre paradoxe actuel est de réclamer l'acceptation de toutes les différences en faisant comme si il n'y en avait pas ! Il faut les affirmer, elles doivent être reconnues, mais ils ne faut pas les voir ni montrer qu'on les a vues !... Cela laisse sans ressource pour traiter les inévitables problèmes qu'elles engendrent.

Si l'on veut éviter d'autres tragédies, il est urgent de repenser la cohabitation des différences. Il est temps de passer d'un modèle individualiste, qui sous-tend nos représentations interculturelles (pour lesquelles une culture, c'est comme un individu) à un modèle relationnel : chaque culture ne peut exister qu'en se différenciant grâce et contre d'autres cultures.

Mais pouvons-nous, nous tous, tant accueillants qu'accueillis, reconnaître et faire vivre sans violence ce besoin de la différence ?